

# La râclietta

Autor(en): **C.T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 6

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196737>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

qu'il improvisa sa délicieuse romance. Elle parut d'abord au commencement de ce siècle, sous le titre : *Le Montagnard émigré*, puis Chateaubriand l'inséra dans son roman : *Aventures du dernier des Abencérages*.

Vers 1810, H. Curtat, alors pasteur de Lausanne, fit ses couplets sur le Canton de Vaud, en s'inspirant de la mélodie que Chateaubriand venait de rendre populaire, et il les chanta pour la première fois dans un banquet académique, le 23 avril de la même année.

Un vieux Lausannois, de qui nous tenions ces détails très exacts, nous communiqua un ancien manuscrit renfermant la chanson du doyen Curtat, telle qu'elle fut chantée au dit banquet; et nous y avons remarqué ce couplet que n'ont jamais donné nos divers recueils de chants nationaux.

Sur le déclin de la lumière,  
Les moutons gagnent leur chaumière,  
L'agneau cherchant, dans le hameau,  
Sa mère,  
Dit en bêlant: Canton de Vaud  
Si beau!

Ce couplet est empreint d'une telle naïveté, que celle-ci justifie son absence dans les divers chansonniers vaudois.

L. M.

### Le costume-femme de Montreux.

M. le pasteur Charles Wulliamoz, qui a quitté le poste de Montreux en 1849, a fait ses adieux à ses paroissiens dans une brochure à laquelle nous empruntons cette leçon de morale adressée aux femmes de Montreux, au sujet de leur costume.

Naguère les filles de Montreux, aujourd'hui encore sveltes et belles de visage, comme Ester et Rachel, portaient un costume riche et simple tout à la fois.

Un costume qui rappelait les scènes orientales et celles de l'occident, un costume chanté par les poètes, représenté sur la toile par les peintres et admiré de tous les étrangers.

Un costume qui opposait une décente barrière à l'inconstance ruineuse des modes du jour.

Un costume qui cadrait admirablement avec les beautés naturelles du pays.

Un costume, enfin, qui porteraient les habitantes du ciel, si elles pouvaient venir se fixer de nouveau parmi les fils des hommes.

Mais, voici, l'âge de la décadence du goût et de la décrépidité des nations est aussi venu pour les fils du beau Léman.

Les roses de Montreux ont fait place aux couleurs pâles et étioilées de la mauve fanée.

Maintenant, les vierges de notre petite Sion, lesquelles faisaient presque à elles seules la gloire terrestre du sol vaudois, ont perdu cette couronne de gloire, et le pays a aussi perdu par là son unique sceau d'originalité.

Maintenant, dis-je, elles ont comme caché leur noble visage sous un manteau de deuil et ont chargé leur tête de vains ornements, sans grâce et sans fraîcheur.

C'est actuellement, en un mot, une bigarrure dans leurs vêtements, qui n'a plus de poésie, qui est une source de désordre et de ruine, et qui n'offre plus aucun intérêt à l'amateur du beau et au peintre de la riante nature.

Ainsi va le monde; il a toujours ici et là son âge d'or et ses siècles d'obscurité.

Ainsi marchent les pauvres humains inconstants et capricieux. Ce qui est noble et beau en soi-même, finit par les dégouter; et ce qui est d'un aspect repoussant les captive et les passionne.

Mais, me direz-vous, pourquoi tant tenir à ces bagatelles, qui sont comptées pour rien dans les grands intérêts de l'univers?...

J'y tiens, moi, parce que je ne considère pas cela comme des bagatelles; parce que tout ce qui est vraiment beau et vrai en soi, tend à cette perfection vers laquelle Dieu veut que tout tende et tout converge.

J'y tiens à ce beau costume, et je regrette que des mains profanes l'aient mis en lambeaux, parce qu'il était l'œuvre du génie qui aime tout ce qui est véri-

table et convenable, tout ce qui est utile et profitable.

J'y tiens enfin parce que je suis sûr que ce vêtement, plein de décence et de dignité, était comme une sauvegarde des mœurs et l'un des moyens de maintenir parmi nous le caractère suisse, ce caractère naïf et simple, noble, ferme et fier, gracieux et aimable tout à la fois.

Que diriez-vous si Dieu convertissait tout à coup vos charmantes collines et vos monts azurés en une terre aride, desséchée et sans eau?

Ne seriez-vous pas disposées à accuser son génie immortel de bizarrerie et d'inconstance?

Comment donc avez-vous pu vous dépouiller de ces charmants ornements qui rehaussaient la grâce de votre maintien et qui étaient même à la vieillesse ses rides et sa laideur.

Comment avez-vous pu consentir à redescendre au niveau du commun des femmes, vous qui étiez comme autant de femmes de princes parmi nous?

Serait-ce par économie ou par humilité de cœur, que vous avez apporté, dans vos personnes, ces changements qui vous rendent méconnaissables?

Oh! non, convencez-en. C'est par inconstance, par une vanité très mal entendue. C'est par préoccupation pour vos corps de morts auxquels il vous faut donner aujourd'hui des soins toujours nouveaux et continuels.

C'est enfin pour obéir aux caprices de votre siècle qui ressemble à un malade atteint de fièvre, lequel ne sait pas où trouver une bonne place sur sa couche brûlante.

Oh! je vous l'assure, votre inconstance a beaucoup diminué le respect que l'on vous portait.

Revenez donc, mes sœurs, à vos habitudes primitives. Laissez les femmes du monde courir comme des gazelles légères après la vanité, car bientôt peut-être l'Éternel rendra chauve la tête des filles de Sion (Esaïe III, de 17 à 25), il ôtera l'ornement des chaînettes et des papillotes, et l'on dira : *Bienheureux sont les stériles qui n'ont point eu d'enfants et les mamelles qui n'ont point allaité!*

Qui sait si, cachées sous votre élégant chapeau de paille et sous votre gracieux corsage, vous ne deviendrez pas comme un saint talisman qui frappera d'éblouissement les ennemis de la patrie.

Qui sait si à l'exemple de ces dames romaines qui, par la puissance de leurs charmes et de leurs larmes, désarmèrent un jour et Romains et Sabins, prêts à s'entrégorger, vous ne serez pas dans la main du Dieu sauveur des anges tutélaires pour vos familles et même pour celles de tout le peuple vaudois.

Croyez-moi, cessez de suivre les caprices de votre humeur inconstante et revenez à cet esprit humble et paisible, qui vous a si bien inspiré pendant si longtemps.

On voit par ce qui précède que les modifications regrettables apportées au costume des femmes de Montreux datent de longtemps. Si nous en croyons un ouvrage de l'époque ce costume commençait déjà à disparaître en 1834, témoin ce qu'il en disait alors. Il s'agit d'une jeune fille de la localité :

Adèle, comme la plupart de ses compatriotes, est jolie, agaçante, pleine d'amabilité. Son vêtement simple et d'une propreté décente, relève le piquant de sa physionomie. Elle porte un jupon de coutil bleu, étoilé, sur lequel descend un tablier d'indienne à fond blanc; un de ces jolis corsets qui dessine si bien la taille des paysannes de Montreux; un fichu rose, croisé sur la poitrine et noué par derrière; des bas blancs bien tirés et des souliers qui doivent la gêner un peu à cause de la petitesse de leur dimension; enfin le petit chapeau de paille compléte l'ensemble de son accoutrement, qu'on peut regarder comme le type du costume national de cette contrée.

Mais déjà bon nombre de nos belles vaniteuses ont remplacé le gros fichu qui les garantissait des rhumes dangereux, par la légère colerette et la gaze à jours, prétendant que celles-ci ont le mérite d'être plus fraîches en été. On remarque aussi que nos naïves paysannes ne vont plus les cheveux flottants ou noués négligemment par derrière. Elles les relèvent en tresses élégantes, retenus par de beaux peignes d'ivoire, ou les enferment adroitement sous leur jolie coiffure de dentelles.

L'usage des rubans roses, verts, tricolores est de-

venu fréquent. Le simple jupon se change en robe aux longs plis et à manches bouffantes. Le mince cordon du tablier n'étrangle plus une taille que la nature a faite élégante et qu'on trouve plus gracieusement dessinée par une ceinture munie d'une brillante agrafe. Seul, le petit chapeau de paille tient encore. A peine remarque-t-on, par-ci par-là, quelque parodie des chapeaux à la française, et cela seulement parmi les coryphées de la commune, madame la présidente, madame la justicière, madame la cabaretière; bref, les notabilités de l'en-droit.

### La râcliëtta.

Ora, que n'ein ti fêtâ bin adràî lo Centenéro et qu'on a po bin derè refè la pè avouè lè Moutzes, on pào bin dèvezà on bocon dè cein que sè passavè quand n'etiant dezo le grapiès dè cliào terriblo compagnons.

On vo za dza contà cein que l'étâi què cliào dimès, cliào ceinsès et cliào lods, que lè bons Vaudois dâi z'altro iadzo dèvezant payi à noutrès maitrès, sein avâi pi oquiè à repipâ et dè bio savâi que y'ein avâi dza bin que mormottâvant quand faillâi avâi dinse adè lo portamounia ein man àobin sè vâirè eimpougni lào pe ballis dzerbès, lè meillâo sa dè truffès, ào bin la pe balla granna.

Et pu quand vo z'avâi ècâo, sâi à la grandze, sâi ào mécanique, faillâi atteindrè què lo dimiào sâi qui et quand lè quartèrons dè bliâ et dè fromeint etiont prêts à reduirè, l'arrevavè avouè la râcliëtta que l'étâi don on bocon dè bou que fasâi ludzi su lo boo dâo quartèron po fèrè cougni la granna dedein et que faillâi don ein remetrè on part dè pounès po que sâi de què y'aussè la mésoura, et quand tot étâi bin cotâ et que la granna fasâi n'a bougnè su lo quartèron, lo dimiào étâi conteint.

Mâ quand lo bailli ne voliâvè pas gardâ por li cé bliâ ào bin cé fromeint et que l'avâi fè n'a patse avouè cauquon po la truquâ contrè dè la mouniâ, fasâi passâ assebin la râcliëtta su lo quartèron, mâ on ne remettâi rein dessus, po què lo paysan que dèvezâi cliâ dima en aussè bin de mè à fèrè dimâ.

Paret que y'avâi dè cliào dimiào qu'ètiont dâi tot fins po lào fattès et qu'aviont mêmameint fe fortuna ein faseint cé commerço, kâ, onna nè, on farceu ne va-te alliettâ drâi dessus la porta dè ion dè cliào gaillâ n'a pan-carta io y'avâi marquâ :

*La râclette et le pilon  
Ont fait bâtir cette maison!*

Lo pilon étâi ion dè cliào z'affèrès ein boa coumeint cliào petittès maillotsès avouè quiet lè fennès ècliaffont lè truffès printagnirès dein la mètra ài caions, mâ lè dimiào sè servessant dè cé uti po mè cougni la granna dein le quartèron.

On vilho régent qu'ètai assebin dimiào dâo. bailli, dein n'a coumouna que ne vu pas vo derè, espliâvè, dein cé teimps, onna mè dèvant la fordze, à cauquiers citoyeins coumeint étâi la terra et lào desâi que noutra terra étâi rionda et que mêmameint lo lè du Meilleri tant qui à Vevâi fasâi la bomba et que cein étâi asse riond que la pe ballâ tiudra qu'avâi cru su lo fémè dè l'asseuseu.

Adon, ion dè cliào gaillâ que l'attiqtavè et que n'amâvè pas tant lo régent por cein que savâi fèrè lo compto dâo bailli quand dimavè, lai dese : « Se lo lè fa dinse la bomba, c'est que t'as àobliâ dè l'âi passâ ta râcliëtta. »

C. T.

**La représentation Davel.** — Mercredi soir a eu lieu la dernière représentation du drame de *Davel*. Le succès n'a pas failli un seul instant. La *Société littéraire* avait décidé trois représentations, il lui a fallu en donner dix. Le caractère patriotique de cette pièce et la coïncidence des représentations avec les fêtes du Centenaire, ont été sans doute pour quelque chose dans ce succès, mais la grande part en